

« M^{ME} BELLENGER », SUR LA LETTRE DE VERLAINE À MARIE
KRYNSKA, 26 AVRIL 1892

Dans son catalogue de vente de mai 2018, la librairie Jérôme Doucet signale une lettre inédite de Verlaine dont la transcription est la suivante :

Paris le 26 Avril 1892

Chère Madame.

Je vous serais bien obligé de me faire parvenir le plus tôt possible l'exemplaire de mes *Fêtes galantes* que vous a prêté Cazals, et dont j'ai pour le moment le plus pressant besoin.

Mes amitiés à Monsieur Bellenger et croyez à tous mes affectueux respects.

Paul Verlaine

15 rue Descartes¹.

Concernant la destinataire de cette lettre, les éditeurs du catalogue font l'hypothèse qu'il s'agit de la femme de l'artiste-graveur Clément-Édouard Bellenger :

Cette lettre semble être adressée à la femme du graveur Clément Bellenger (1851-1898), autre membre fondateurs [*sic*] de la Société artistique du livre illustré. Émule d'Auguste Lepère il a gravé des bois pour cette édition. Daté de 1892, ce courrier révèle que le projet d'une édition illustrée des *Fêtes galantes* était depuis longtemps en préparation.

Or, nous nous permettons de proposer une autre possibilité : Verlaine ne s'adresserait pas ici à la femme de Clément Bellenger mais plutôt à sa belle-sœur, autrement dit à la femme-poète Marie Krynska (1857-1908).

Si nous pouvons contester avec certitude l'identité proposée par les éditeurs du catalogue de vente, c'est que le mariage entre Clément Bellenger et Adèle Célestine Marie Alleaume n'avait pas encore eu lieu en 1892 : selon les Archives départementales du Maine-et-Loire, le couple ne s'est marié qu'en 1895². Le fils unique de ce couple, prénommé Francis, est né l'année d'après, en 1896, soit deux ans avant la mort prématurée de l'artiste à son domicile au 27 rue du Faubourg-Saint-Jacques³.

Marie Krynska, quant à elle, était depuis le 1^{er} octobre 1885 mariée à Georges Bellenger (1847-1915), le frère aîné de Clément. Si on ignore où habitait exactement le couple en avril 1892, on sait en revanche qu'ils étaient domiciliés au 10 rue Germain Pilon (Paris, 18^e) en 1890 et 1891, et au 58 boulevard de Clichy (17^e) en 1894⁴. Malgré la distance qui séparait ces adresses des hôpitaux parisiens où Verlaine séjourna, elle fit partie des habitués qui lui rendirent souvent visite :

Au total c'était, sur une surface de quelque six pieds carrés, un véritable salon qui réunit parfois les gloires les plus disparates. On y put voir Anatole France, Maurice Barrès, Mme Rachilde, M. de Montesquiou, Patern Berrichon, J.-K. Huysmans, Gabriel Vicaire, Marie Krynska, sans compter la cohue de petits poètes, des simples camarades dont la profession n'avait que des rapports lointains avec la littérature⁵.

¹ Librairie Jérôme Doucet, *Livres anciens et modernes*, mai 2018, URL : www.librairie-doucet.com

² Archives départementales de Maine-et-Loire, état-civil numérisé du 3^e arrondissement de la ville d'Angers, acte de mariage n° 60 du 6 juin 1895.

³ Archives de Paris, état-civil numérisé du 16^e arrondissement, acte de décès n° 3071 de l'année 1898.

⁴ Adresses attestées dans le *Tout-Paris* de 1890, dans une lettre de Krynska à Gustave Toudouze le 4 décembre 1891 actuellement dans la Bibliothèque de l'Arsenal, Paris (MS 15072/988) et, pour 1894, la correspondance personnelle de Krynska. Dans le dossier Krynska de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet se trouve une carte de visite de Georges Bellenger que Krynska a transformée en invitation au Théâtre d'Application au 18. St. Lazare [*sic*]. Les seuls mots imprimés sont « GEORGES BELLENGER » au milieu et, en bas, « Les Mercredis » à gauche et « 58, Boulevard de Clichy » à droite. Sur la carte, Krynska a écrit les informations relatives à l'invitation, l'abréviation « M^{me} » avant « GEORGES » et « Marie Krynska » en-dessous du nom de son mari.

⁵ Frédéric-Auguste Cazals et Gustave Le Rouge, *Les Derniers Jours de Paul Verlaine*, Paris, Mercure de France, 1911, p. 58-59.

Quoique le poète ait « une préférence marquée pour l'hôpital Broussais où il avait toujours été bien accueilli¹ », c'est à l'hôpital Saint-Antoine qu'il fit un séjour en avril 1892 (à l'époque de la rédaction de cette lettre) et, point important également pour la présente discussion, l'année précédente, en janvier 1891². On sait qu'à cette époque Frédéric-Auguste Cazals connaissait déjà Marie Kryszewska alias Mme Bellenger car la visite de celle-ci au chevet de Verlaine inspira son dessin *Verlaine et Marie Kryszewska*, où figurent Verlaine et la femme-poète de dos, se promenant à l'hôpital Saint-Antoine³.

À vrai dire, en 1891 Cazals connaissait Kryszewska depuis une bonne décennie déjà, à en croire ce qu'il écrivit dans *La Plume* le 1^{er} juillet 1890 :

L'éditeur Lemerre nous promet pour incessamment les *Rythmes pittoresques* de notre amie Marie Kryszewska. Nous avons eu l'honneur d'apprécier, manuscrits, les poèmes de l'artiste qu'est, à notre sens, celle qui nota de si exquises et si personnelles musiques sur des chansons de V. Hugo, de Charles Cros et de Fernand Ives ; et ces *Rythmes*, dont certains ouïs par nous au « Chat Noir » dès 1882 – c'est dire bien avant que n'eût éclaté la ridicule et suburbaine fanfare d'Anatole Baju – donnaient le *la* aux Chantres du Symbole et de l'Instrumentation, néophytes d'une religion qui, jà, comptait quelques prosélytes : Verlaine, Arthur Rimbaud, Marie Kryszewska et enfla, depuis, de maniaques (ce Tridon !), d'organistes (ce René Ghil !) et de rustauds (ce cher profane qui signe Raynaud — : *Javerinesse* pour les dames et quelles...⁴ !)

Cazals la connut si bien qu'il écrivit une chanson peu flatteuse, traitant la femme-poète de grosse Sapho et son chant alternativement de crise (l'hystérie est clairement impliquée) et de cri :

Kryszewska n'a qu'un défaut
C'est le défaut d' la cuirasse !
Il en faut, pas trop n'en faut,
Sapho n'était point si grasse.
Quand ell' fait parler son cœur
Les *symbolistes* sourient
Et prenant un air moqueur
En chœur les *romans* s'écrient :

Laissez passer cett' cris' là,
La crise à Kry (*bis*),
Laissez passer cett' cris' là,
La crise à Kryszewska !

« Indolents et virulents
De grand art ell' nous arrose,
Elle a de nombreux talents,
Elle fait mêm' des vers en prose.
Ell' se met au piano :
Sous ses doigts tremblent les touches...
Elle chante en soprano :
Bravo ! clament tout's les bouches,
Et chacun dit : Ce cri-là
C'est le cri d'Kry (*bis*)
Et chacun dit : ce cri-là
C'est le cri d'Kryszewska⁵ ! »

¹ *Ibid.*, p. 39. Les auteurs ont ajouté : « Notons pourtant les stages plus ou moins prolongés qu'il fit à Tenon, à Saint-Antoine, à Cochin, à la maison Dubois, à Bichat et à Saint-Louis » (*ibid.*).

² Gilles Vannier, *Paul Verlaine ou l'enfance de l'art*, Paris, Éditions Champ Vallon, 1993, p. 158.

³ Premières publications : Frédéric-Auguste Cazals, *Paul Verlaine, ses portraits*, Paris, Bibliothèque de l'association, 1896, p. 31 ; et F.-A. Cazals et G. Le Rouge, *Les Derniers Jours de Paul Verlaine*, *op. cit.*, p. 57.

⁴ « Les Livres », *La Plume*, n° 29, 1^{er} juillet 1890, p. 2.

⁵ Cité dans Lucien Aressy, *La Dernière Bohème : Verlaine et son milieu*, Paris, Jouve et C^{ie}, 1923, p. 57.

Au lieu de spéculer sur les dessins que Cazals projetait de faire pour l'édition illustrée des *Fêtes galantes*, il semble moins hasardeux d'imaginer que Krysinska a reçu le recueil du poète par l'intermédiaire de Cazals ; peut-être s'en inspira-t-elle pour ses propres publications qui parurent la même année, que ce soit son recueil *L'Amour chemine. Contes en prose* (Lemerre, 1892) ou bien ses poèmes dans *Le Chat noir* :

- « Gynécée », *Le Chat noir*, numéro du 30 janvier 1892
- « Giboulées de Mars : Chanson », *Le Chat noir*, numéro du 2 avril 1892
- « Chansons : Prélude ; L'Éternel thème », *Le Chat noir*, numéro du 4 juin 1892
- « Bacchanale », *Le Chat noir*, numéro du 18 juin 1892
- « Le Sabbat », *Le Chat noir*, numéro du 9 juillet 1892
- « Chanson joyeuse », *Le Chat noir*, numéro du 13 août 1892
- « Chanson d'autrefois », *Le Chat noir*, numéro du 8 octobre 1892
- « Chanson moderne », *Le Chat noir*, numéro du 15 octobre 1892¹

L'amitié qui relia le trio Cazals – Krysinska – Verlaine n'explique pas pourquoi Cazals a prêté à Krysinska l'édition des *Fêtes galantes*, ni « le plus pressant besoin » qui incita Verlaine à demander à Krysinska de la lui rendre le plus tôt possible. On peut imaginer qu'il n'avait pas beaucoup de livres sur lui — à plus forte raison un recueil qui était vieux de vingt-trois ans² — car au début de l'année 1892, Pauvre Lelian semble se déplacer souvent : le 9 mars Jules Renard témoigne l'avoir vu la veille, lors d'un dîner de *La Plume* :

Hier, dîner de *La Plume*. Rares, les figures intelligentes d'hommes intelligents. Des laideurs étudiées comme des têtes de cannes. L'effroyable Verlaine : un Socrate morne et un Diogène sali ; du chien et de l'hyène. Tout tremblant, se laisse tomber sur sa chaise qu'on a soin d'ajuster derrière lui. Oh ! ce rire du nez, un nez précis comme une trompe d'éléphant, des sourcils et du front !

À l'entrée de Verlaine, un monsieur, qui se prouva imbécile quelques instants plus tard, dit :

— Gloire au génie ! Je ne le connais pas, mais gloire au génie !

Et il bat des mains.

L'avocat de *La Plume* s'écrie :

— La preuve qu'il a du génie, c'est qu'il s'en fout.

Puis on apporte un peu de charcuterie à Verlaine qui rumine.

Au café, on le tire avec des « maître », « cher maître » ; mais il est inquiet, et demande ce qu'on a fait de son chapeau. Il ressemble à un dieu ivrogne. Il ne reste de lui que notre culte. Sur une ruine d'habit, – cravate jaune, pardessus qui doit être en plus d'un endroit collé à la chair, – une tête en pierre de taille de démolition³.

S'il écrivit à Gabriel Fauré depuis l'hôpital Broussais (ou Watteau) le 16 avril⁴ — date de la parution dans *Le Chat noir* du sixième et dernier chapitre de *Mes prisons* qu'il y a placé (le dernier, chapitre XVIII, parut dans *La Plume* le 1^{er} juillet) —, son séjour ne dura pas longtemps : la lettre qui provoqua cet essai indique son installation au 15 rue Descartes, et bien d'autres lettres de 1892 attestent de la présence de Verlaine dans ce qu'il appelait « mon habitacle de la rue Descartes, 15⁵ » :

le 24 mai : à Robert de Montesquiou

le 15 juillet : à Gabriel de Yturri

le 22 novembre : à François Coppée⁶.

¹ Elle y publia également une étude, « À propos du nouvel an » dans le numéro du 16 janvier 1892.

² On se rappellera que la première édition de *Fêtes galantes* fut achevée d'imprimer le 20 février 1869 et tirée à 350 exemplaires, mis en vente en mars ; dans la lettre que Verlaine envoya à Krysinska, on peut imaginer qu'il s'agit plutôt de la réédition de 1886, tirée à 600 exemplaires dont cent destinés à l'auteur (OPC, XIX et 1086).

³ Jules Renard, *Journal 1887-1910*, éd. H. Bouillier, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 96.

⁴ Lettre dans la collection Fauré-Frémiet.

⁵ Paul Verlaine, *Lettres inédites à divers correspondants*, éd. Georges Zayed, Paris, Librairie Droz, 1976, p. 202.

⁶ *Ibid.*, p. 202, 55 et 204, respectivement. Moins d'un mois après la lettre à Coppée il dut faire une rechute, car il le 23 décembre écrivit à Mallarmé depuis la salle Lasègue de l'Hôpital Broussais (Henri Mondor, *L'Amitié de Verlaine et Mallarmé*, Paris, Gallimard,

Deux ans plus tard, Krysinska n'hésita pas à voter pour son ami Verlaine dans la réponse à la question « Quel est, selon vous, celui qui, dans la gloire ainsi que dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle¹ ? », réponse qui fut publiée dans *La Plume* en octobre 1894 :

Mme MARIE KRYSINSKA. — Paul Verlaine me paraît être celui des poètes qui, par la nature complexe de son talent — moderne à la fois et nostalgique de simplicité primitive — correspond le plus intimement au besoin de beauté dont notre époque est tourmentée. Cette époque, quasi-byzantine, trouve dans Verlaine son plus hautain reflet ; au surplus, ce dernier des parnassiens, étant aussi la vigie des prosodies indépendantes de l'avenir, marque une étape significative dans l'évolution perpétuelle des formules d'Art. Mais, à cause de tout cela, et parce qu'il la mérite à tant de titres, on peut craindre que de longtemps la gloire — officielle du moins — ne lui soit refusée².

Verlaine avait marqué Krysinska, qui revint à son profil dans son roman à clef *La Force du désir*, notamment dans la description du personnage « Mytilène » :

Et tandis qu'ils s'installent à une table voisine, où le garçon vient prendre la commande : des absinthes et un rhum à l'eau pour le Maître qui prononce facétieusement *rhum et eau*, Luce reconnaît le poète Mytilène, fameux par un immense talent, original et corrompu et par ses mœurs de Romain du temps de Pétrone, revenu dans notre époque, n'éprouvant nul besoin de faire un mystère à ses contemporains de son goût pour les jeunes gens, de sa prédilection pour les *mignonnes* en moustaches.

Luce reluque du côté de ces *mignonnes*, et leur trouve un air fripouille et patibulaire.

Ce n'est évidemment pas la fleur des pois de la jeunesse française.

Tout près du Maître, *la favorite, la sultane validé* est un garçon très brun, trapu et crépu, aux traits de nègre blanc, l'air lascar et réjouï — c'est le jeune Giton qui, déjà, grâce à son assiduité près du célèbre Mytilène, a pris une place militante et lucrative dans les journaux et les revues en portraitifiant le maître, tantôt saoul, effondré sur une table de café, tantôt étendu dans le lit d'hôpital où il prend ses hivernages, lorsque le maigre subside de l'éditeur est épuisé, et aussi en le chansonnant dans les clubs de jeunes.

Luce regarde le masque curieux du poète, masque de Silène au front cornu de sourcils en fuite vers les tempes, au nez camus renifleur de paillarderie friandise. Une barbe de bouc, broussailleuse, ternie par les flots du vin antique, devenu, de nos jours, l'alcool assassin. Mais les yeux, retroussés comme ceux de Socrate, sont reluisants de malice et de rêve; les regards sont d'un dieu ivre.

Luce Fauvet, qui a attrapé quelque peu d'érudition dans les ateliers de peintres, songe que, sans doute, en ce corps dégradé par l'errante aventure de la vie moderne, trop contraire, habite une âme de demi-dieu sylvain qui, au temps de Phidias, poursuivait les éphèbes dans les bois de citronniers.

— J'imagine que ces éphèbes étaient plus beaux que M. Giton — ajoute-t-elle en riant à part soi — et d'une grâce plus féminine.

Et par un détour d'imagination perverse, elle évoque quelque scène d'intimité entre le vieux poète et le noir chérubin pileux, la promiscuité de leurs peaux velues, le timbre de leurs voix mâles bégayant des paroles d'amour³.

L'estime entre les deux poètes fut réciproque. Nul besoin de rappeler que Verlaine évoqua Krysinska après Rimbaud dans sa critique des « cymbalistes » dans sa célèbre réponse à l'enquête de Jules Huret, publiée en 1891 : « Où sont-elles, les *nouveautés* ? Est-ce que Arthur Rimbaud, — et je ne l'en félicite pas, — n'a pas fait tout cela avant eux ? Et même Krysinska ! Moi aussi, parbleu, je me suis amusé à faire des blagues, dans le temps ! Mais enfin, je n'ai pas la prétention de les imposer en Évangile⁴ ! »

1940, p. 201. Voir aussi Bernard Bousmanne, « Salle Lasègue, lit 24 hôpital Broussais à Montrouge », *Verlaine en Belgique : Cellule 252. Turbulences poétiques*, Bruxelles, Éditions Mardaga, 2015, p. 223.

¹ Georges Docquois, *Le Congrès des Poètes. Août 1894*, Paris, Bibliothèque de *La Plume*, 1894, p. 9.

² Marie Krysinska, « Vote au Congrès des poètes qui élut Paul Verlaine », *La Plume*, 15-31 octobre 1894, p. 417, repris dans Georges Docquois, *Le Congrès des Poètes. Août 1894*, Paris, Bibliothèque de *La Plume*, 1894, p. 36.

³ Marie Krysinska, *La Force du désir*, Mercure de France, 1905, p. 72-74.

⁴ Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque-Charpentier, 1891, p. 69.

À en croire une lettre autographe de Verlaine d'avril de la même année, il aida son amie d'influence, sinon de piston¹. Dans une lettre rédigée le 27 avril 1891 — soit 364 jours avant celle que Verlaine envoya à Krysinska — il essaya de la faire introduire dans le monde de l'Odéon en présentant « Madame Krysinska, musicienne de très grand talent, qui désirerait faire entendre des mélodies sur mes vers avec le concours de Mlle Dorsy (de l'Odéon)² ». Il semble que la lettre de Verlaine ait atteint son but, car dans *La Presse* du 11 avril 1893, on lit que :

M. et Mme Paul Durozier donneront, le 12 avril, une grande soirée artistique, à laquelle toute la presse est conviée.

Dans des décors du peintre Georges Bellenger seront interprétées, en des tableaux vivants, par Mlles Dorsy et Derigny, des proses rythmées de Mme Marie Krysinska, pour laquelle l'original compositeur, Paul Bergon a écrit de véritables poèmes symphoniques [*sic*]³.

Krysinska rendit-elle à Verlaine l'exemplaire des *Fêtes galantes* dont il avait besoin ? Pour sa part, assista-t-il à la grande soirée artistique ? La chose n'est pas sûre. Mais les amitiés et les affectueux respects que Verlaine envoie depuis la rue Decartes en avril 1892 semblent bel et bien destinés à Georges Bellenger et à sa femme, Mme Bellenger, alias Marie Krysinska.

Seth WHIDDEN

¹ Christie's, San Paolo Converso, Milan. Vente no 2376: Libri, Autographi et Stampe, le 14 juin 2000. URL : http://www.christies.com/LotFinder/lot_details.aspx?from=searchresults&intObjectID=1801175&sid=68bd553f-262d-4e9e-a560-3439f7f2fbcd

² *Idem*.

³ *La Presse*, 11 avril 1893, p. 4.